

 **PRIX DU PUBLIC**
FESTIVAL DU FILM FRANCOPHONE
D'ANGOULÊME 2024

 **FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2025**
SÉLECTION OFFICIELLE

 **PRIX DU PUBLIC**
FESTIVAL 2CINEMA
VALENCIENNES 2024

À BICYCLETTE !

un film de
Mathias Mlekuz



Mathias Mlekuz

Philippe Rebbot



À BICYCLETTE !

un film de
Mathias Mlekuz

avec **Mathias Mlekuz, Philippe Rebbot, Josef Mlekuz,
Adriane Grzȃdiel, Marzieh Rezaee et Laurent Jouault**

LE 26 FÉVRIER AU CINÉMA

2024 • FRANCE
COULEUR
VISA : 161.023
FORMAT : 5.1 / 2.35
DURÉE : 1h29

DISTRIBUTION
AD VITAM
71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
01 55 28 97 00
films@advitamdistribution.com

RELATIONS PRESSE
LA PETITE BOÎTE
Audrey Le Pennec
Leslie Ricci
audrey@la-petiteboite.com
leslie@la-petiteboite.com

Matériel presse téléchargeable
sur advitamdistribution.com



SYNOPSIS



De l'Atlantique à la mer Noire, Mathias embarque son meilleur ami Philippe dans un road trip à bicyclette.

Ensemble ils vont refaire le voyage que Youri, son fils, avait entrepris avant de disparaître tragiquement.

Une épopée qu'ils traverseront avec tendresse, humour et émotion.

ENTRETIEN AVEC MATHIAS MLEKUZ

Dans le préambule, vous dites que l'idée de ce voyage à vélo sur les traces de votre fils vous est venue très vite. Comment l'idée du film est-elle venue ? Est-elle née en même temps que votre envie de voyage ?

Mon fils Youri a fait un voyage à vélo en 2018, en partant de La Rochelle jusqu'en Turquie, il a adoré ce voyage et en a même fait un livre. Au moment de son décès en septembre 2022, j'ai eu envie de refaire ce voyage à vélo avec mon ami Philippe Rebbot. Je lui ai proposé cette idée un peu folle et c'est lui qui m'a dit : mais tant qu'à faire ce trajet, autant en faire un film ! J'en ai parlé ensuite à Marc-Etienne Schwartz, le producteur de mon premier film, qui m'a suggéré de ne pas chercher à écrire un scénario mais de partir en improvisation, ce qu'on a fait.

Vous aviez la structure du film grâce à votre fils, Youri, et à son voyage. C'était « votre bible, votre feuille de route », comme vous dites. Y a-t-il eu néanmoins un travail d'écriture en amont ?

Oui, tout à fait. Il a fallu notamment écrire quelque chose pour la recherche des financements. Mais ce que nous avons soumis aux chaînes

tient seulement en trois pages. Une trame avec des scénettes, une sorte de déroulé dont finalement je n'ai pas vraiment tenu compte. Seuls mon discours du début et le texte de mon fils Josef étaient écrits. Pour le reste, on a improvisé et modifié beaucoup de choses qu'on avait prévues. D'où le choix de faire de ce film un documentaire et de le tourner comme tel, ce qui nous a laissé beaucoup de liberté.

Par exemple, la rencontre avec Marzieh. On avait imaginé pouvoir tourner à la frontière Turco-Irانيenne, en extérieur. On a finalement tournée en intérieur à Istanbul, dans le salon d'un Airbnb. Notre première idée était trop compliquée à mettre en place.

Le film se déploie donc en une vaste improvisation... A commencer par les conversations avec Philippe...

Oui effectivement. Il n'a jamais été question d'écriture avec Philippe. Nous ne savions pas précisément de quoi nous allions parler. La seule chose que je savais, c'est que l'idée de comédie de ce film pouvait exister par cette seule trame : deux hommes et un chien traversent l'Europe à vélo. L'un est un père endeuillé, l'autre est son ami et cette amitié va être mise à l'épreuve par

ce voyage.

Je n'avais pas du tout imaginé le film tel qu'il est, je n'avais rien prémédité du résultat final. Cette partie est effectivement purement improvisée.

Il y a bien des moments où vous avez été obligé de tricher un peu... Tout le passage à Vienne, chez la jeune femme qui vous explique les règles de la maison en autrichien, paraît un peu plus préparé...

Oui effectivement. Mon fils Youri ne s'était pas arrêté chez elle mais il m'avait raconté une scène similaire chez un « hôte airbnb ». Ici, la scène a été complètement improvisée par une amie comédienne, Adriane Grządziel, qui nous explique les propres règles de son appartement en s'aidant de Google traduction. Je savais que la traduction automatique allait nous apporter des situations très drôles.

Vous avez choisi pour compagnon de route, votre ami Philippe Rebbot. Auriez-vous pu faire ça avec un acteur qui ne soit pas votre ami proche ?

Non je ne pense pas. On se connaît très bien avec Philippe. En partant avec lui, je savais que



Louis Livi et Marc-Etienne Schwartz qui ont été très présents dans ce travail.

Techniquement, vous fonctionniez comment avec l'équipe ?

Le cinéma, en général, c'est du contrôle : on a un cadre, un décor, un dialogue, une scène, un temps de tournage, une cantine et beaucoup de monde pour s'occuper de tout ça. Alors que là, je n'avais aucun plan de travail. Il y avait une équipe technique composée de cinq personnes, un chef op, un cadreur, un ingénieur son, un assistant mise en scène qui conduisait aussi le camion technique et un régisseur général qui conduisait le camping-car et qui nous faisait à manger le soir au camping. Il y avait trois caméras, six néons pour éclairer au cas où. On ne faisait qu'une seule prise, mais une prise longue. L'intimité se révélait sur la durée. On commençait une discussion et au bout d'un quart d'heure, d'une demi-heure parfois, on oubliait qu'on était filmé, ce qui permettait de saisir des choses rares entre nous. Souvent, on tournait au milieu des gens, en planquant les caméras. C'est le cas à l'intérieur du bus ou à la fête foraine par exemple, personne ne s'est aperçu qu'on filmait.

l'humour serait présent, et que sa présence allégerait la gravité du sujet. Philippe a cette capacité extraordinaire d'improviser des dialogues qui vont structurer la séquence.

C'est aussi un film de comédien, capable avec des faits réels, de produire de la fiction. Par exemple, dans la scène d'engueulade en Roumanie, Philippe s'était vraiment fait peur avec une voiture sur la route, et il était très en colère. On s'engueule vraiment à ce moment-là, mais au lieu de se dire stop comme nous pourrions le faire dans la vie, on continue parce qu'on est des comédiens et que nous sommes là avant tout pour le film.

A quel moment avez-vous été sûr que le film existerait ?

J'ai compris qu'on avait un film assez vite. Il se passait des choses fortes entre nous, ce qui me rassurait. Je regardais les rushes toutes les

semaines. Quand j'ai senti que le film était là, la question a été de savoir comment finir. On avait prévu d'achever le voyage avec mon fils Josef car Philippe devait quitter le tournage une semaine avant la fin, mais ça paraissait compliqué de se passer de Philippe après tout ce que l'on avait traversé ensemble, donc on a modifié l'épilogue, et raccourci le tournage d'une semaine.

Le montage n'a pas dû être simple...

On avait 180 heures de rushes, environ quatre heures de film monté, donc on a été obligé de faire des choix avec Céline Cloarec, la monteuse. On a supprimé ce qui nous paraissait inutile, ce qui ne racontait rien ou ce qui était trop explicite. En fait, on essaie de tirer un fil. On déroule une bobine et quand le fil devient trop « rouge », quand il n'a plus la bonne couleur, on enlève, on change, on revient à la tonalité qu'on voulait. On a été aidé par nos producteurs Jean-

Vous restez assez vague sur les étapes. Bien sûr on voit que vous passez par Vienne, Budapest, la Roumanie, la mer Noire, mais la feuille de route demeure un peu mystérieuse...

Oui, c'est un choix, une fois parti de La Rochelle, on a suivi l'euro vélo 6, le chemin emprunté par mon fils Youri, et l'on se perd dans l'Europe de l'Est. C'est l'errance de deux hommes. Je n'ai pas voulu signaler par des panneaux notre itinéraire, montrer une progression, ce n'était pas le sujet du film.

Vous entreprenez un film si personnel et on imagine que peu à peu, vous vous êtes posé des questions formelles, d'ordre esthétique. Y a-t-il un moment où la pudeur vole en éclats ou au contraire reprend le dessus ?

En fait, j'ai perçu la dimension publique du film au moment de la première projection au festival d'Angoulême. Au départ, je l'ai fait pour moi, égoïstement, sans penser à cette affaire de pudeur. Il y a ce double en moi : être profondément malheureux à cause de la perte et en même temps avoir des moments de joie intense. Au fur et à mesure de cette aventure humaine et artistique, j'y ai vu une dimension universelle. J'ai compris aussi que ce film pouvait aider d'autres familles, d'autres parents...

Pourriez-vous dire que ce film est une manière de redonner vie à votre fils ?

Pendant très longtemps j'ai attendu que mon fils ressuscite. Je pensais que si je faisais tout bien, il reviendrait, il m'apparaîtrait. Et c'était déchirant de voir que les lieux s'accumulaient et qu'il n'était toujours pas là. J'étais dans les endroits où il avait joué, où il était passé, et je ne le voyais pas. C'était à la fois joyeux et triste. Alors, bien sûr que le chercher, c'était déjà une façon de lui donner vie. Mais chercher où ? La question c'était ça : où trouver mon fils ?

D'où cette première phrase que je prononce à l'église : si je dois le retrouver, ce sera dans la mort plus que dans la vie. Le film prouve le contraire. Depuis son départ, ma vie a obligatoirement changé mais j'ai appris à ouvrir mon

cœur, ma façon d'être avec les autres aussi a changé, je suis beaucoup plus dans la vie, dans l'instant présent.

À *Bicyclette !* est aussi un film sur la transmission.

Les parents ce sont ceux qui nous ont précédés. Ce sont eux qui nous éduquent, qui nous voient grandir, que l'on écoute mais aussi que l'on voit vivre. On apprend la vie à travers eux, et tout à coup je me retrouve face à quelque chose d'inédit, quelque chose qui n'est pas dans le cours des choses, et plus de parents pour me dire comment faire. Mes parents m'ont terriblement manqué à la mort de Youri. Dans le film, je parle des parents comme d'une autorité supérieure, je les désigne comme tels, et, à ce moment-là,



les cloches sonnent. Comme si Dieu, qui est aussi au-dessus de moi n'était pas d'accord. Il y a des coïncidences troublantes...

Maintenant que le film est achevé, qu'il appartient à ceux qui le voient, vous sentez-vous dépossédé ?

Non, mais j'ai du mal à imaginer qu'il va y avoir des projections sans moi. C'est comme si chaque fois, je devais être à la fin des séances. A un moment, je sais bien que je serai battu, et pour l'instant, j'aime beaucoup recevoir cette empathie des gens, le fait qu'ils viennent me parler de leur émotion à la fin du film, de leur propre expérience. Ça a été la grande découverte de l'exposition au public : ce partage pouvait consoler.

Mais encore une fois, au départ, ma démarche était purement égoïste, en tout cas personnelle et intime. Il y a un tabou aussi sur la mort d'un enfant, sur le suicide, parce que c'est une peine immense, parce qu'on se sent coupable, parce qu'on préfère se taire. Parce qu'on est obsédé par cette question : qu'est-ce qui a tué mon enfant ? Cette interrogation traverse le film, mais le film fonctionne dans ce sens sans donner de message. Il est plein d'innocence, le récit progresse par redites.

Avec Philippe, on a fini par se rendre compte que faire ce film, c'était être sur le chemin de la joie, de la vie.

Comment avez-vous fait avec vos proches, je pense à la mère de Youri notamment...

Elle n'est pas désignée en tant que telle mais elle est présente dans le film, au départ de La Rochelle. On est séparé depuis plus de vingt ans. Les personnes présentes dans la scène d'ouverture sont celles qui étaient présentes au



même endroit, cinq ans auparavant, au départ de Youri.

À *Bicyclette !* est votre deuxième long métrage en tant que réalisateur, est-ce que vous avez d'autres désirs de réalisation et ce film a-t-il modifié votre regard de cinéaste ?

J'ai d'autres projets, oui, notamment un scénario que j'avais entamé il y a plusieurs années. En effet, *À Bicyclette !* a changé mon regard de cinéaste. Je me suis aperçu qu'un tel film était impossible à écrire. Il fallait le vivre. Ne serait-ce que la scène où je reste coincé dans la douche est typiquement une séquence qu'on ne peut pas écrire à l'avance.

On a besoin du jeu, on a besoin de la situation réelle pour la faire exister. J'ai découvert et compris que l'improvisation était fondamentale. Donc, mon troisième film, je vais l'écrire, mais je garderai de larges plages d'improvisation.

Je me suis aperçu aussi que je pouvais être devant la caméra et orienter la scène. Je me suis même rendu compte qu'on pouvait mieux diriger de l'intérieur alors que pour mon premier film, je ne jouais pas dedans pour me consacrer uniquement à la mise en scène.

Vous aviez fait déjà un grand voyage de ce type ?

A 22 ans, j'ai fait un tour du monde pendant presque un an. Je suis parti à New York, puis au Mexique, à Tahiti, à Papeete, à Bora Bora, en Nouvelle Zélande, en Nouvelle Calédonie, en Australie, à Singapour, à Bali, en Malaisie, à Bangkok, à Hong Kong, en Chine – on était en 1989, quelques jours après Tian An Men, enfin j'ai pris le train de Pékin jusqu'à Paris via Moscou et Berlin-Est avant la chute du mur. J'ai beaucoup parlé de ce voyage à mes enfants, et Youri au même âge, a préparé le sien.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE REBBOT

Comment avez-vous connu Mathias, comment est née votre amitié ?

On se connaît depuis 20 ans, j'étais stagiaire régie sur un tournage, et comme je suis un type qui aime bien les gens et que je parle beaucoup, je suis devenu copain avec lui. Il y avait aussi Romane (Bohringer) sur ce tournage, et Mathias était un peu mon coach en séduction. Je n'étais pas un gamin pourtant, j'avais déjà 40 ans, mais il me donnait des conseils, on en jouait. Il a été le témoin de la naissance de mon amour. Et puis après, on a écrit, tourné, rigolé ensemble. Il fait partie des plus anciens de mes amis et des plus présents sur la longueur.

Lorsque Mathias vous a parlé de ce voyage à vélo, vous avez immédiatement pensé à un film ?

Dans une sorte de fulgurance, j'y ai pensé et en même temps, j'avais quelques doutes. Je me disais : on va partir six mois à vélo, moi, gros fumeur, lui, triste et pesant quelques kilos de trop... Jusqu'au moment où j'ai pensé qu'on faisait des métiers artistiques, qu'on était des acteurs. J'ai dit à Mathias : viens on va faire un poème

filmé, on ne s'impose rien, on part, on prend ce qu'on a, des iPhones, des camions et des sandwiches, et on y va. On a été rejoint par Marc-Etienne Schwartz et Jean-Louis Livi, les producteurs, et Laurent Hassid de Canal+. Tous ceux qui s'y sont engagés s'y sont engagés humainement, sans avoir le temps de vraiment réfléchir. Ils se sont engagés sur une sorte de compassion, oui, de compassion pure. Tous ces gens-là, se sont engagés alors qu'on ne savait même pas à quoi le film allait ressembler, ni si on irait jusqu'au bout.

Ils pensaient peut-être que cela ferait un beau film.

Cela fait partie des choses compliquées à expliquer, car pour moi, ce n'est pas vraiment un film, disons plutôt que je n'arrive pas à le promouvoir comme n'importe quel film. Nous étions dans une telle émotion... Le fait est que c'est devenu un film. Et que les gens l'aiment parce qu'il dit que la vie est fragile. La fragilité de la vie, c'est universel.

Oui, et en même temps, il y a beaucoup de vitalité, voire de burlesque.

Oui c'est la force du film, mais c'est aussi je dois dire, la force intime de Mathias. Il ne s'est pas effondré. Il a une force incroyable. La vitalité du film vient de là, même si ça lui coûte. Et tous les deux, nous sommes prêts à jouer avec tout, y compris avec l'humour. Parce qu'il en faut de l'humour pour vivre cette vie. Et on pensait déjà comme ça avant la disparition de Youri.

Vous saviez que vous devriez improviser. Manifestement, c'est quelque chose que vous faites facilement et que vous aimez ?

Moi, je suis un bavard, c'est une névrose : je ne supporte pas le silence. A un moment, quel que soit le sujet, il faut que je dise quelque chose. Et de toute façon, dans ce film-là, le silence aurait été trop dur. Comment laisser Mathias dans le silence ? Je suis celui qui parle et Mathias est celui qui ne parle pas pour ne rien dire. Mon truc, c'était de me dire que je jouais le rôle de Philippe Rebbot. Ce n'est pas rien. Alors, je parlais, je parlais... Déjà qu'on me dit que dans mes rôles, je ressemble toujours un peu au même gars, là, pour le coup, vu que c'est moi... Sur ce film, je n'ai pas fait de différence entre l'acteur et moi.



En parlant d'improvisation, pourriez-vous nous parler de cette scène de colère au moment où vous avez failli être percuté par une voiture et que vous avez eu peur. On ne sait plus où est la réalité...

On arrive un peu crevé, il commence à faire nuit, on est en Roumanie et je n'ai pas envie de mourir ici. D'autant qu'on se fait courser par des chiens. Alors je me tape une bonne vieille colère comme Piccoli, dans *Vincent, François, Paul... et les autres*, je me l'autorise, j'y vais. Et à la fin de ma colère, c'est fini, je ne suis plus en colère.

Improviser, c'est oublier la caméra, s'abandonner, ou au contraire, garder un certain contrôle ?

Justement, on était là pour raconter n'importe quoi. Il ne fallait pas avoir peur de dire des

conneries, parce que de toute façon, on savait que tout nous ramènerait au même endroit, et on savait aussi qu'il y aurait énormément de rushes et forcément plus de déchets que de bonnes choses. On assumait ça. Il pouvait y avoir une journée de discussion dont on savait qu'on ne garderait qu'une minute. J'imagine que la proportion n'est pas loin d'être de cet ordre.

Mathias dit qu'il ne pourra plus jamais faire un film sans improviser parce que l'impro lui a permis de créer des situations inédites. Sa manière de cinéaste a été chamboulée. Est-ce que c'est votre cas en tant qu'acteur ?

Il a découvert un truc que je connais bien, le cinéma de Cassavetes ou de Stévenin, en France. C'est vrai qu'on obtient quelque chose de bien plus intime quand on improvise. Même pour la technique, ça joue. Moi, ça m'a conforté dans

l'idée que c'était le cinéma que j'aimais. *L'amour flou* que j'ai réalisé avec Romane (Bohringer), on l'avait conçu comme ça.

A quoi ressemblaient vos journées ?

On était une bande de sept gars, on se levait le matin, on se préparait, moi je mettais mon costume, c'était mon lien avec la fiction, quelque chose que je me racontais, comme un hommage à Harry Dean Stanton dans *Paris, Texas*. Je m'étais mis dans sa peau, donc, j'enfilais mon costume parce que j'aime bien de toute façon mettre mon costume dans des situations inadéquates - à une époque je l'enfilais juste pour aller chercher mon fils à la maternelle - et on y allait... Je vis un peu dans la fiction, c'est ce qui me sauve. Toute ma vie, je la vis un peu à côté mais là, en l'occurrence, c'est comme si ce n'était pas tout à fait vrai, c'est ce qui aidait à supporter. Même Mathias, je pense qu'il avait une petite distance. J'en reviens à Victor Hugo : « Les morts ne sont pas absents, ils sont invisibles... » Youri, je le connaissais, ce n'est pas mon fils, mais pas loin. Le chagrin, je l'ai, c'est à la fois le chagrin de voir mon ami avoir du chagrin et le chagrin face à un enfant à qui la vie n'a pas réussi.

La pudeur est-elle un rempart ou un obstacle ?

A aucun moment je me suis posé cette question, je crois que ça dépasse la pudeur ou l'impudeur. L'impudeur aurait été quelque chose qui choque mais là, il n'y avait rien de choquant, il n'y avait que du chagrin. Est-ce que cela ne permet pas aux autres de révéler leur propre détresse intime ? Tout le monde est seul et on vit tous la même chose.



On peut parler de transcendance ?

C'est terrible à dire, mais la mort de Youri pour moi est une grande leçon de vie. Je n'ai pas fait cette balade par pur altruisme ou par amitié. Je me confronte à la vie d'un homme et là, je viens de grandir. D'un seul coup d'un seul, et d'ailleurs, nous tous, toute l'équipe du film, on a pris un choc, on a traversé une capsule temporelle avec nos coups de blues, nos blagues, nos trucs...

Cette expérience a-t-elle augmenté votre spiritualité ?

Elle m'a aidé à admettre que la mort fait partie de

la vie, qu'il faut essayer de la dédramatiser. Hier encore, mon fils de 13 ans et demi m'en parlait. Il m'a dit : tu sais, quand tu mourras, je ne m'inquiète pas, je vais pleurer un peu, et puis la vie continuera. Alors oui, le film m'a fait progresser là-dessus, je suppose que ça rejoint aussi l'âge que je suis en train d'atteindre, c'est le moment ou jamais d'arrêter de s'agiter... Je finis par acquérir une certaine sagesse, et quand la vase se dépose, ce n'est pas si mal. Les eaux sont moins troubles, les choses s'apaisent et je commence à comprendre... Le rapport à la mort, chez nous en Occident, est occulté, ce n'est pas le cas ailleurs, au Mexique par exemple où la mort est une fête.

Youri est parti avec cette pièce du puzzle, et même si Mathias va y repenser jusqu'à son dernier souffle, parce que cette question lui reviendra forcément comme un boomerang, mon boulot en tant qu'ami, c'est de lui faire penser à autre chose, au sourire de Youri par exemple.

Avez-vous vu le film achevé ?

Je ne regarde jamais les films.

Pourquoi ne les regardez-vous pas ?

Je ne peux pas me saquer, c'est une vraie souffrance, un calvaire. Je vois le petit garçon qui

n'est pas forcément celui que je préfère en moi. C'est comme si je voyais un film d'horreur. Je ne suis pas le seul à être comme ça ! Gregory Gadebois est comme moi, Isabelle Carré aussi.

Pourquoi faites-vous ce métier ?

Je me le suis longtemps demandé. Et j'ai eu la réponse : c'est comme si je croyais en un dieu qui s'appelle l'amour. Je veux en prendre et en

donner. Sinon, comment expliquer que je m'autorise à dire un texte à une salle où quelqu'un pourrait le dire aussi bien que moi ?

Êtes-vous un ami idéal ?

Non, je ne suis pas un très bon ami. Je suis négligent, je ne réponds pas au téléphone, je n'invite pas, on ne peut pas compter sur moi – et ce film a été l'occasion de montrer que je pouvais

aider mon ami. Je ne m'attendais pas à ce genre d'épreuve...

Avez-vous des regrets en tant qu'acteur ?

Aucun. Et je n'aurais pas peur de devoir arrêter ce métier, je me sens rassasié comme acteur. A vrai dire, je n'ai quasiment rien fait de ma vie sinon me laisser porter...



MATHIAS MLEKUZ



Mathias Mlekuz est comédien de théâtre, de cinéma et de télévision. Il est aussi scénariste et réalisateur.

Au théâtre, il joue pendant 8 ans sous la direction de Jean-Claude Penchenat au théâtre du Campagnol, puis avec Olivier Py, Margarita Mladenova, Ivan Dobtchev...

Leos Carax et Michel Deville lui proposent ses premiers rôles au cinéma. Depuis, il a joué entre autres avec Olivier Assayas et Régis Wargnier.

Son premier long-métrage, *Mine de rien*, avec Arnaud Ducret et Philippe Rebot, est sorti en février 2020 et a obtenu le prix du public à l'Alpe d'Huez.

LISTE ARTISTIQUE

Mathias **Mathias Mlekuz**

Philippe **Philippe Rebbot**

Jo **Josef Mlekuz**

Adriane **Adriane Grządziel**

Marzi **Marzieh Rezaee**

Le normand des Carpates **Laurent Jouault**

Le chien **Lucky**

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Mathias MLEKUZ
Scénario	Mathias MLEKUZ et Philippe REBBOT
Production	Jean-Louis LIVI et Marc-Etienne SCHWARTZ
1er assistant réalisateur	Julien HOUEIX
Régisseur général	Dimitri BILLECOCQ
Directeur de la photographie	Florent SABATIER
1er assistant opérateur / Cadreur	Emmanuel GUIMIER
Chef opérateur son	Gildas PRECHAC
Cheffe monteuse image	Céline CLOAREC
Chef monteur son / Mixeur	Amaury DE NEXON
Bruiteur	Grégory VINCENT
Compositeur	Pascal LENGAGNE
Formats son / image	5.1 / 2.35
Ventes internationales	WTFILMS
Distribution	AD VITAM

MES
PRODUCTIONS

fommeilm

CANAL+

CINE+
ocs

LM
FOR
LIFE



WTFILMS

©Photogrammes : MES Productions – F comme Film



AD VITAM